

Relation de voyage

JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD

VOICI LA RENCONTRE du journaliste Jean-Claude Guillebaud avec le géographe Joël Bonnemaïson – qui se présente alors (1980) comme ethnologue parce qu'il souhaite parler des gens plus que des lieux. La géographie culturelle – synthèse des gens et des lieux – viendra quelques années plus tard. Lors de cette rencontre, Joël Bonnemaïson présente au journaliste curieux, avec conviction, la société de l'archipel des Nouvelles-Hébrides (Vanuatu). Le journaliste est d'autant plus séduit qu'il entend bien se démarquer de ses confrères...

Cette rencontre survient au moment des troubles de 1980 qui allaient opposer francophones et anglophones, coutumiers et politiques, et se solder notamment par la mort d'Alexis Yolou, qui fut un ami de Joël. L'effervescence du moment, restituée avec les mots enfiévrés du journalisme, dissimule la gravité des événements.

« C'est un hasard ! La curiosité internationale bivouaque pour quelques jours aux Nouvelles-Hébrides ⁽¹⁾ et je bute subitement sur ses podiums. Vieille connaissance ! Voilà des conférences de presse et des « communiqués », des envoyés spéciaux, des fièvres, des cavalcades au téléphone et des « scoops » ; le tout surgit du vide océanien au détour d'un archipel. Le spectacle est aussi singulier que Bouglione débarqué à l'improviste dans une

oasis du Tassili. Voilà surtout, bizarrement collé à l'Océanie, un langage que je connais trop bien et qui détonne ici : celui des téléscripteurs. « Tensions à Santo », « fermeté des rebelles », « négociations difficiles »... Sur l'aéroport de Vaté, on voit même somnoler quelques soldats britanniques en tenue de combat, comme si un petit morceau des « grandes affaires » du moment avait atterri – l'espace d'une indépendance et d'une sécession maîtrisée – sur ces rivages des antipodes. Faute professionnelle grave : je rôde un peu dans cette insolite agitation avec une infinie méfiance. Demain, tout à l'heure, dans trois jours, je sais que chacun pliera bagage. On débranchera la « sono » et les caméras, on fermera les machines à écrire en classant de vieilles notes pour courir *illico* vers le Kurdistan, l'Indonésie, raconter d'autres péripéties du monde. Port-Vila chassé de la « une » retournera vite à sa lointaine solitude. Mais qu'en aura-t-on vraiment su ?

Pour l'avoir trop longtemps servie, peut-être, je retrouve cette fois l'*actualité* sans vrai plaisir. Malgré ses palpitations et son « suspense », elle ne m'a jamais paru si courte. Je renâcle. On ne nous fera plus le même coup ! Courir sans cesse vers les reflets que font les vagues et s'apercevoir, trop tard, qu'on n'a pas goûté à l'eau profonde qui les portait. Les Nouvelles-Hébrides, anachroniques et embrouillées, ne sont folkloriques qu'en apparence. De grands symboles s'y affrontent par-dessous, des religions s'y enchevêtrent, des épopées fabuleuses

1. Indépendantes depuis le 30 juillet 1980, les Nouvelles-Hébrides sont devenues la République du Vanuatu.

sont en mouvement. C'est une terre d'aventures, de métaphysique et de poésie. Que voulez-vous qu'en disent les téléspectateurs ? Je plaide donc coupable ! En reporter inconséquent, j'ai commencé le premier jour par quitter, sur la pointe des pieds, le « théâtre des opérations ».

Le sort m'a récompensé. J'ai trouvé Joël Bonnemaïson dans un coin de Port-Vila avec l'immédiate certitude que cette rencontre aurait du prix. Joël n'a pas quarante ans, une barbe noire et un sourire gascon. Ils sont plus rares qu'on l'imagine ces moments de la vie où l'on sait, à la minute, que des choses vraies vont percer sous le fouillis des mots. Comme si l'on était prévenu par un signal, on dresse alors l'oreille en prenant son temps et beaucoup de notes. Il faut tâcher d'être attentif, toute sensibilité en éveil, quand un chercheur venu d'Europe voilà dix ans pour étudier un peuple d'Océanie commence par vous dire : « *Je suis arrivé là en ethnologue. Pressé d'interroger, d'analyser, de comprendre. Puis les liens entre eux et moi sont devenus si étroits, si profonds, qu'il m'est bientôt devenu impossible d'être l'observateur étranger qui pose des questions. J'avais simplement envie de vivre avec eux* ». On ne pouvait mieux faire saisir, dès la première phrase, au visiteur pressé, qu'il se passe – décidément – des choses importantes sur l'île de Tanna.

C'est là que Joël poursuit depuis des années son étrange dialogue avec les « coutumiers » et les mystiques du mouvement John-Frum. Une île sans colons et sans plantations, où règnent un volcan sacré – le Yasür – et l'ombre insaisissable d'un prophète mélanésien. La plus fascinante sans doute de tout l'archipel et, peut-être, d'Océanie. Des forêts s'y mélangent à des plaines de cendre, et sur de grands plateaux envahis de fougères blanches courent encore des escadrons de chevaux sauvages. À Tanna survit, depuis plus de trente ans, actif et messianique, l'un des derniers « cultes du cargo » disparus partout ailleurs en Mélanésie. Là aussi demeure comme une rarissime exception –

plus authentique qu'à Santo – le dernier mouvement organisé qui refuse en connaissance de cause la « route des Blancs », celle du « progrès » de l'Occident... Tanna, l'île sacrée où « *chaque soir quittent le monde les hommes de cendre et d'ombre qui retournent au fond des âges* » (2). Au bout de cinq minutes, j'ai cru deviner qu'on pénétrait là sur le territoire des grands mythes, ceux qui, dans le profond de nous-mêmes, bougent encore. Joël a dit : « *Bien sûr, depuis tant d'années, je devrais écrire. Mais voilà ! Les soirs de kava* (3), *on s'installe avec les vieux sur la plage et l'on parle de métaphysique. Comment raconter cela ?* »

J'ai rapproché une chaise. On s'est assis derrière les stores d'un bureau de Port-Vila. Dehors s'agitait la petite société cosmopolite de l'ex-condominium. Commerçants australiens, instituteurs français, boutiquiers asiatiques, villageoises mélanésiennes... Tous jacassant en bichlamar, l'étonnant créole des Nouvelles-Hébrides. Sur les trottoirs du boulevard Higginson voltigeaient encore des tracts menaçants et dérisoires : « *Francophonie vaincra* ». Les journalistes portaient, comme chaque soir, vers l'immeuble du gouvernement, pour écouter le *briefing* très « oxfordien » de M. John Beasant, porte-parole officiel. Je ne suis pas plus émotif qu'un autre, mais il m'a semblé tout d'un coup qu'une foule plus vivante encore se pressait dans l'ombre de la pièce où nous parlions. Les fantômes de notre propre histoire, peut-être ? Joël montrait des cartes, remuait des notes, griffonnait en parlant. Quel récit ! »

Ce texte est extrait de : Guillebaud (J.-C.), 1998. « Un voyage en Océanie », *In La traversée du monde*, Arléa, Paris, chap. 14 : Port-Vila (Nouvelles-Hébrides). Les « fous » dans l'île : 285-287.

2. Roger Durand, *Le chant du kava*.

3. Le *kava* est une boisson euphorisante, obtenue en faisant macérer ou en mâchant la racine d'une plante de la famille des poivreries. Il se boit en commun, les soirs de veillée. Mieux qu'une boisson, c'est un rite convivial...